

2 *Ali*

La gare de Londres Saint-Pancras avait une odeur d'eau de javel, de savon et de produits ménagers. Rien à voir avec celle de Lille-Europe, qui sentait souvent la poussière, les plumes de pigeons et le béton humide.

Louise posa le pied sur le quai alors que le train était à peine immobilisé et fut aussitôt emportée par la masse noire des passagers pressés qui se dirigeaient vers la sortie. Elle trottina, sa petite valise projetée devant elle, au rythme des pas rapides et saccadés qui définissaient la cadence générale, se faisant bousculer de temps à autre par des familles qui revenaient de Disneyland, des hommes d'affaires en costumes gris et des groupes de copines aux lunettes de soleil assorties. Au-dessus d'elle, les voûtes bleutées de la gare semblaient s'élever à l'infini. Le mur du fond, en brique rouge percé de petites fenêtres – de style néo-gothique auraient fait remarquer

ses parents –, était surmonté d'une grosse horloge dorée qui indiquait 07h59. L'aiguille des minutes tressaillit, pointa vers le ciel, et huit coups fermes retentirent dans l'enceinte de la gare.

Louise dut ralentir pour remettre ses chaussures : des baskets blanches ornées de fleurs brodées qui avaient tendance à glisser. Elle créa un embouteillage et sa valise se trouva cognée de toutes parts. Une fillette avec des couettes s'agrippa à la lanière de son trench-coat pour passer devant elle, et tira si fort qu'elle l'arracha. Le manteau s'ouvrit, révélant sa doublure bleu électrique, et ondula autour de Louise comme une cape agitée par le vent.

Elle fut de nouveau happée par une vague de passagers, qui la rejeta contre une immense porte vitrée, à l'extrémité du quai. Les portes s'ouvrirent alors brusquement et Louise se retrouva face à une foule d'inconnus qui brandissaient banderoles et pancartes, fleurs et ballons. Des femmes et des hommes se jetèrent dans les bras d'autres hommes et d'autres femmes, des enfants embrassèrent leurs grands-parents, les familles qui revenaient de Disneyland se mirent à courir vers les taxis. Le regard de Louise balaya la foule et s'arrêta d'abord sur un grand monsieur chauve, qui serrait dans ses bras une petite femme chétive coiffée d'un chignon banane, puis sur un couple d'adolescentes tatouées et enlacées, dont on ne distinguait plus quel oiseau, quelle étoile, quelle arabesque à l'encre noire appartenaient à l'une ou à l'autre.

Derrière une vieille dame saucissonnée dans un tailleur jaune canari, qui portait dans ses bras un gros bouquet de tulipes assorties, Louise aperçut soudain une jeune fille aux cheveux très courts, vêtue d'une robe mauve en dentelle moulante, surmontée d'une petite veste en cuir. Elle était perchée sur des rangers à talons, dont dépassaient des chaussettes en résille brillantes. Un rouge à lèvres très foncé décorait sa bouche, de petites figurines de tigres du Bengale pendaient sous des oreilles, et un trait d'eye-liner doré était impeccablement dessiné à la racine de ses cils.

– Louise ! s'écria la fille en la prenant dans ses bras.

Elle dégageait un parfum doux, de savon et de crème pour le visage.

Ali, avec quelques années de plus et beaucoup de cheveux en moins, offrit un immense sourire à sa cousine.

– Comme tu as changé ! dit-elle alors que Louise pensait la même chose d'elle. C'est fou ce que tu ressembles à ta mère maintenant !

Louise n'avait jamais trouvé qu'elle ressemblait à sa mère. Nora était longue et fine comme une aiguille à tricoter, alors qu'elle-même avait les épaules et les hanches larges à la manière d'un sablier. Elle avait plutôt hérité de son père : de sa stature athlétique et de ses épais cheveux bruns.

– Comment vont tante Nora et oncle Jack ? demanda Ali.

– Heu... bien, répondit Louise. Ils sont partis à leur colloque annuel.

Les yeux d'Ali se promenèrent de la tête de sa cousine à ses pieds, puis inversement dans l'autre sens.

– Ils ont laissé Ganache chez la voisine, dit Louise sans savoir quoi dire, dérangée par les regards insistants de cette cousine qu'elle connaissait à peine.

– Ganache ? demanda Ali absente, occupée à observer la bouche de Louise, détaillant la blancheur de ses dents, le rose de ses lèvres, la fossette qui se dessinait lorsqu'elle parlait.

– Notre chien.

– Oh, s'écria-t-elle, vous avez un chien ? Tu aurais dû l'emmener !

– Ah bon ?

– Notre jardin n'est pas très grand, cela dit... et c'est vrai que c'est plutôt le territoire de Goup'.

– Goup' ?

– Le renard.

– Vous avez un renard ?!

– Non, mais il y a plein de renards sauvages à Londres. Goup' vient souvent rôder dans notre jardin et fouiller dans nos poubelles. Son plat préféré, c'est le reste de courgettes pourries, aromatisées d'un soupçon de cheddar moisi !

– Appétissant...

– Il n'est pas méchant, mais c'est vrai qu'il ne respire pas la santé. Je te déconseille de le caresser.

– Ça ne me serait même pas venu à l'esprit.

Ali dévisagea encore une fois sa cousine.

– Je suis tellement contente que tu sois là ! lui dit-elle en la serrant une nouvelle fois dans ses bras.

– Tu m'étouffes, lui dit Louise un peu mal à l'aise.

À aucun moment elle n'aurait imaginé qu'Ali se serait montrée si heureuse de la revoir. Après tout, elle n'avait jamais cherché à prendre de ses nouvelles, même après être partie de chez ses parents, même lorsqu'elle avait emménagé à Londres.

– Pardon ! répondit Ali en riant, desserrant son étreinte. Ça fait si longtemps ! Depuis que je suis ici, et surtout depuis que je me suis brouillée avec papa et maman, je ne vois plus personne de la famille.

– Vous vous êtes fâchés ? demanda Louise un peu surprise.

– Oui... Mais tant pis, c'est la vie ! répondit Ali en détournant le regard. Allez, on va attraper le *tube* direction ton nouveau chez-toi, et ton futur petit-déjeuner ! Tu as faim ?

– Très, il est une heure de plus pour mon estomac et moi !

– Alors ça tombe bien, parce que tu es sur le point de faire la connaissance des meilleurs *breakfasts* de ta vie !

Ali attrapa la main de Louise, un geste qui l'étonna une nouvelle fois, et l'entraîna dans les couloirs de la gare. Elles passèrent devant plusieurs boutiques de vêtements

qui annonçaient de gros rabais pour les soldes d'été, et près d'une papeterie qui proposait des carnets envahis par des images de chiots.

– Est-ce que Ganache ressemble à ça ? demanda Ali en pointant un cocker à l'air niais, photoshopé d'un roux de coucher de soleil et arborant un gros nœud au cou.

– Oh non, Ganache est beaucoup moins... heu... élégant ! répondit Louise en riant. C'est un petit bâtard tout moche.

– Il ressemble à quoi ?

– À... de la ganache au chocolat !

Ali se mit à rire. Louise en profita pour l'observer à son tour. Elle était devenue très jolie. Ses cheveux courts lui allaient bien et mettaient en valeur ses traits fins. Elle dégageait quelque chose d'affirmé, de solide. Tout, chez elle, semblait avoir changé, ou plutôt s'être déplacé pour se réassembler. S'il n'y avait pas eu ces quelques paillettes couleur or sur ses yeux, ce trait constant et bien appliqué, Louise aurait pu croire qu'on lui avait envoyé une inconnue, une usurpatrice, une comédienne pour lui jouer un tour.

– Tiens, on va te prendre une *Oyster Card*, dit tout à coup Ali comme s'il s'agissait d'une chose évidente.

Louise ne comprit pas. Il lui semblait qu'« *oyster* » voulait dire « huître ».

– C'est la carte des transports de la ville, précisa-t-elle. Tu la « *top up* » dès que tu veux.

– Heu... OK, répondit Louise, déconcertée par tous ces nouveaux mots.

Elle se laissa guider vers un guichet, où une dame exhibait fièrement des cheveux bleus fraîchement teints, puis elles repartirent à travers une infinité d'autres couloirs. Elles se retrouvèrent sur un immense escalator, le long duquel défilaient des écrans lumineux. Ils annonçaient l'arrivée à Londres d'une nouvelle comédie musicale en provenance de Broadway : *Flakes Powder*, où une jeune femme aux cheveux crépus et en justaucorps de patineuse artistique dansait sous une pluie de flocons étoilés.

– On va prendre la Hammersmith and City Line et après on marchera un peu, informa Ali. On pourrait changer pour la Central Line mais ça va être plus compliqué à cette heure-ci : c'est l'heure de pointe.

Louise hochait la tête. Autour d'elle, des hommes en costumes trois-pièces se dépassaient les uns les autres comme des voitures sur une autoroute, des femmes se rangeaient sur le côté pour se maquiller devant de minuscules miroirs de poche, et des adolescentes de son âge sautillaient au rythme de la musique qui s'échappait de leurs écouteurs.

– Ne t'en fais pas, tu vas vite t'habituer à tout ça, lui dit Ali en remarquant ses regards perdus. Quand je suis arrivée ici, c'était comme si je débarquais sur Mars, je n'avais aucun repère ! Tout était immense et différent, passionnant mais effrayant. Pourtant, aujourd'hui, je ne quitterais cette ville pour rien au monde !

– Tu penses que tu ne reviendras jamais en France ?

Le visage d'Ali s'assombrit.

– Très honnêtement, je ne crois pas. La France, c'est un peu l'ancienne moi, tu vois ?

Louise ne voyait pas vraiment, mais elle acquiesça. Son amie Violette avait déjà prononcé cette même phrase quelquefois. Elle faisait référence à « l'ancienne elle » lorsqu'elle parlait de celle qu'elle était au collège : cette fille un peu ronde et mal dans sa peau qu'elle avait réussi, tant bien que mal, à effacer avant d'entrer au lycée. Depuis, Violette ouvrait son corps aux regards. Elle dévoilait ses épaules, son ventre, ses cuisses, et couvrait le reste des matières qu'elle s'interdisait autrefois : velours, soie, cuir, sequins, dentelle.

– J'ai tellement changé depuis que je suis ici, reprit Ali. J'ai eu des échecs, de grosses déceptions, mais aussi tellement de moments forts. Revenir en arrière me paraît impossible.

– Mais tes parents ne te manquent pas ? Ou tes amis ?

– Cette fille sage que tout le monde voyait en moi, continua-t-elle sans répondre aux questions de sa cousine, cette gamine idéale que mes parents adoraient, ce n'était pas vraiment moi.

Les larmes lui montèrent un peu aux yeux. Elle avala sa salive bruyamment.

– Tant mieux alors, si tu es heureuse ici, dit Louise en sentant qu'il fallait l'apaiser.

– Être aimée pour ce que l'on veut que tu sois et pas pour ce que tu es vraiment, c'est pire que de ne pas être aimée du tout, murmura Ali.

– J'imagine, fit Louise. Enfin, je ne sais pas...

– Si tu avais vu la tête de ma mère quand je lui ai montré mon tatouage, la seule fois où je suis rentrée ! s'exclama alors Ali en riant soudain nerveusement. Elle qui a épousé un dermatologue et n'a jamais voulu que je me perce autre chose que les oreilles !

Elle abaissa l'une de ses chaussettes en résille, sous laquelle apparut un entremêlement de roses et d'oiseaux qui s'enroulaient autour de sa cheville et remontaient en tournoyant vers son mollet.

– Mes colocataires sont très branchées tatouages aussi, dit Ali. Mindy collectionne les petits motifs discrets, elle en a un peu partout, et Ramya... Ramya est la pro du tatouage au henné !

Elle remit sa chaussette en place et la solidité regagna son visage.

– J'ai hâte de te les présenter. On est devenues inséparables, toutes les trois. À force de vivre avec elles, c'est un peu comme si j'avais des sœurs maintenant !

Cette phrase, sans qu'elle comprenne pourquoi, fit mal à Louise. Elle ne cherchait pourtant pas à être proche d'Ali, du moins ne le pensait pas.

– Tu n'as pas gardé contact avec tes amis de France ? demanda-t-elle.

- Il faudra que je t'emmène dans ce pub génial où on sort presque tous les soirs ! continua sa cousine en ignorant une nouvelle fois sa question. Leurs bières pression sont délicieuses, et le dimanche, pour le *Sunday roast*, ils font un steak et des frites maison à tomber par terre !

Le gigantesque escalator termina sa course. La jeune femme au justaucorps de *Flakes Powder* cessa de les accompagner, et les deux cousines se retrouvèrent sur le quai bondé du métro, où Ali saisit de nouveau la main de Louise, comme si elle avait peur de la perdre. Celle-ci n'eut pas souvenir que quelqu'un d'autre l'ait autant agrippée, pas même ses parents quand elle était enfant, ni Colin lorsqu'ils s'étaient quittés en pleurant.